

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 49 (2022)

**Claire Gantet**

**L'histoire des savoirs: un fleuve sans rivage? Un état des  
lieux de la recherche en histoire moderne  
germanophone**

DOI: 10.11588/fr.2022.1.102435

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

CLAIRE GANTET

## L'HISTOIRE DES SAVOIRS: UN FLEUVE SANS RIVAGE?

Un état des lieux de la recherche en histoire moderne germanophone\*

Depuis la fin des années 1960, des politologues, sociologues et économistes américains ont caractérisé la société postindustrielle comme une «société du savoir» (*knowledge society*, ou en allemand *Wissensgesellschaft*), dans laquelle le savoir scientifique – encore plus que l'information «cru» – fonde et sert de norme à l'activité humaine. Dès 2004, l'historien Jakob Vogel a pointé dans un brillant article les lacunes historiques et historiographiques sur lesquelles se fonde un tel paradigme: non seulement il repose sur le postulat fallacieux que le savoir jouait un faible rôle social et politique avant 1945, mais il promeut aussi une acception homogène du savoir<sup>1</sup>; à ces arguments, on pourrait ajouter la distinction problématique du savoir et de l'information au moyen de la dichotomie du «cru» et du «cuit»<sup>2</sup>. Dès les années 1980, l'histoire des sciences anglophone, germanophone et francophone – avec des auteurs tels que (par ordre alphabétique) Lorraine J. Daston, Bruno Latour, Dominique Pestre, Hans-Jörg Rheinberger, Simon Schaffer et Steven Shapin – ont déconstruit l'idée d'une rationalisation croissante des savoirs scientifiques au cours du temps. Reste que le développement des médias sociaux sape les sources de l'autorité et que l'expertise savante est de plus en plus requise. Des impulsions politiques et économiques liées à

\* Je remercie Stéphane Van Damme et Jean-Luc Chappey de leurs lectures suggestives. Tous les sites internet ont été consultés le 16.07.2021.

1 Jakob VOGEL, Von der Wissenschafts- zur Wissensgeschichte. Für eine Historisierung der »Wissensgesellschaft«, dans: *Geschichte und Gesellschaft* 30/4 (2004), p. 639–660.

2 Elle reprend la classification par antonymes binaires de l'analyse structurale des mythes de Claude Lévi-Strauss, le couple cru-cuit renvoyant au passage de la nature à la culture (voir Claude LÉVI-STRAUSS, *Mythologiques*, 1: *Le Cru et le Cuit*, Paris 1964). Cette partition est reprise sans connotation structuraliste pour distinguer l'information et le savoir jusqu'à Arndt BRENDKE, Markus FRIEDRICH, Susanne FRIEDRICH (dir.), *Information in der Frühen Neuzeit. Status, Bestände, Strategien*, Berlin 2008, dans l'ouvrage fondateur Peter BURKE, *A Social History of Knowledge*, Cambridge 2012, ici t. 2, *From the Encyclopédie to Wikipedia*; et même chez Martin MULSOW, *Prekäres Wissen. Eine andere Ideengeschichte der Frühen Neuzeit*, Berlin 2012 (trad. fr.: *Savoirs précaires. Pour une autre histoire des idées à l'époque moderne*, Paris 2018), ici version allemande p. 12. Or, l'information, qui repose sur la collecte, le traitement et la diffusion de nouvelles, est déjà de nature processuelle et présuppose la mobilisation de certains savoirs. Inversement, le savoir suppose le recours réflexif à l'information. L'information et le savoir ne sont pas des catégories opposables ou empilables (le savoir, le «cuit», étant un degré supérieur de l'information, le «cru»), mais connexes. Le savoir, qui implique une activité cognitive, renvoie aux connaissances d'une personne ou d'une collectivité, acquises par l'étude, par l'observation, par l'apprentissage, par l'expérience ou par la pratique, donc à la mobilisation de techniques d'information.

des institutions scientifiques et certains leaders politiques remettent en effet en cause la crédibilité de la science, tandis que les nouveaux médias sont investis de nouvelles non avérées: les sciences et avec elles l'histoire des sciences et des savoirs, qui ne prétendent pas à la vérité absolue, sont sommées de se justifier face au discours public. *L'history of knowledge* veut contribuer à fortifier notre aptitude à juger du rôle du savoir dans la vie sociale et culturelle du temps présent<sup>3</sup>.

En outre, les défis entraînés par la globalisation – dont la pandémie actuelle est un éminent exemple et dont Antonella Romano a relevé les enjeux quant à l'histoire des sciences<sup>4</sup> – et par la numérisation croissante des supports non seulement attribuent de nouvelles fonctions aux bibliothèques, désormais plus techniciennes mais aussi partenaires de la recherche, et semblent démultiplier les flux d'information, dématérialiser le savoir et transformer en profondeur le travail sur les sources: de l'analyse d'une œuvre ou d'un auteur, on passe à l'étude de corpus ou de réseaux, étayée sur des bases de données parfois élaborées *ad hoc*<sup>5</sup>. La notion-même de source historique s'en trouve remise en question et les historiens expérimentent de nouvelles méthodes.

Depuis les années 1980, une histoire des savoirs s'est affirmée aux côtés de l'histoire des sciences, qui a elle-même concomitamment fortement élargi ses objets d'étude<sup>6</sup>. Inspirée par des approches très diverses – le «collectif de pensée» de Ludwik Fleck, *l'Archéologie du savoir* de Michel Foucault (1969), la sociologie du savoir (Peter L. Berger, Thomas Luckmann) et la philosophie notamment –, elle vise à élargir le spectre d'étude aux savoirs non institutionnalisés, aux sociétés extra-européennes, aux savoirs implicites et plus ou moins formalisés et légitimés, avant tout sous l'angle des techniques, des pratiques et des ressources engagées<sup>7</sup>. L'histoire des savoirs ne

- 3 Voir notamment Sven DUPRÉ, Geert SOMSEN, *The History of Knowledge and the Future of Knowledge Societies*, dans: *Berichte zur Wissenschaftsgeschichte* 42 (2019), p. 186–199.
- 4 Antonella ROMANO, *Fabriquer l'histoire des sciences modernes. Réflexions sur une discipline à l'ère de la mondialisation*, dans: *Annales. Histoire, Sciences sociales* 70/2 (2015), p. 381–408.
- 5 Voir par exemple Martin STUBER, Stefan HÄCHLER, Luc LIENHARD (dir.), *Hallers Netz. Ein europäischer Gelehrtenbriefwechsel zur Zeit der Aufklärung*, Bâle 2005 (*Studia Halleriana*, IX); Regina DAUSER, Stefan HÄCHLER, Michael KEMPE, Franz MAUELSHAGEN, Martin STUBER (dir.), *Wissen im Netz: Botanik und Pflanzentransfer in europäischen Korrespondenznetzen des 18. Jahrhunderts*, Berlin 2008 (*Colloquia Augustana*, 24); Paula FINDLEN (dir.), *Empires of Knowledge. Scientific Networks in the Early Modern World*, Londres et al. 2019; Marian FÜSSEL, *Gelehrten-Netzwerke im 18. Jahrhundert. Begriffe – Methoden – Fallstudien*, dans: Hans Uwe LAMMEL, Hillard VON THIESSEN (dir.), *Der Rostocker Gelehrte Oluf Gerhard Tychsen (1734–1815) und seine internationalen Netzwerke*, Hannover 2019, p. 25–40.
- 6 Sur cet élargissement de l'histoire des sciences, voir Marianne SOMMER, Staffan MÜLLER-WILLE, Carsten REINHARDT, *Wissenschaftsgeschichte und Wissensgeschichte*, dans: Marianne SOMMER, Staffan MÜLLER-WILLE, Carsten REINHARDT (dir.), *Handbuch Wissenschaftsgeschichte*, Stuttgart 2017, p. 1–18. Il convient de souligner le rôle de l'historien de la médecine John PICKSTONE qui, dans son ouvrage *Ways of Knowing. A new History of Science, Technology and Medicine*, Manchester 2000, cherchait à désenclaver l'histoire de la médecine, et de l'historien de la culture Peter BURKE, *A Social History* (voir n. 2) qui aspirait à une sociologie historique du savoir.
- 7 Stimulante mise au point dans Christian JOAS, Fabian KRÄMER, Kärin NICKELSEN, *Introduction: History of Science or History of Knowledge?*, dans: *Berichte zur Wissenschaftsgeschichte* 42 (2019), p. 117–125. On rappellera la forte impulsion des travaux de Ludwik Fleck redécouverts dans les années 1980 sur les «collectifs de pensée» – des communautés interprétatives qui orientent la discussion des énoncés philosophiques et structurent les controverses – et les «cultures épistémiques», des formations sociales et institutionnelles dont le premier dessein est

retient donc pas les définitions du «savoir» de la philosophie (le savoir comme conviction vraie) ou de la sociologie (le savoir comme portant à l'action) mais historise les catégories: il existait des savoirs non vrais (ainsi l'alchimie) et des savoirs ne portant pas à l'action. S'attachant donc aux «convictions fondées» (Martin Mulsow) organisées et ancrées dans des expériences vécues<sup>8</sup>, elle ne délimite pas un champ d'études clos au moyen d'un agenda de la recherche inscrit dans le marbre, mais propose d'analyser de multiples objets et pratiques sous un nouvel angle, d'où une physiologie très diffuse qui renvoie à la question de sa définition-même<sup>9</sup>.

Depuis les années 2000, la *Wissensgeschichte* est en plein essor, concomitamment à l'*history of knowledge* anglo-saxonne, la *kunskapshistoria* suédoise, et la *kunnskaps-historie* norvégienne, et – sans contact direct toutefois – au programme français des «lieux de savoir» prolongé par une bibliothèque numérique sur la plateforme *Savoirs*<sup>10</sup>. D'où deux constats. L'histoire des savoirs qui tend à constamment élargir le champ de ses interrogations rend tout d'abord nécessaires les tentatives de mises au point, dont Marian Füssel a livré un essai et dont cet article propose un état des lieux dénué de prétention à l'exhaustivité<sup>11</sup>. Force est de relever, ensuite, une forte internationalisation de part et d'autre du Rhin mais aussi, simultanément, une mécon-

l'acquisition de savoirs. Voir Ludwik FLECK, *Genèse et développement d'un fait scientifique*, préface de Ilana Löwy, postface de Bruno Latour, trad. de l'all. par Nathalie Jas, Paris 2005, (*Entstehung und Entwicklung einer wissenschaftlichen Tatsache. Einführung in die Lehre vom Denkstil und Denkkollektiv*, Bâle 1935). Sur son importance dans l'histoire des savoirs, voir Philipp SARASIN, *Was ist Wissenschaftsgeschichte?*, dans: *Internationales Archiv für Sozialgeschichte der deutschen Literatur* 36/1 (2011), p. 159–172. Sur Foucault, voir Ulrich Johannes SCHNEIDER, *Wissensgeschichte, nicht Wissenschaftsgeschichte*, dans: Axel HONNETH, Martin SAAR (dir.), *Michel Foucault. Zwischenbilanz einer Rezeption. Frankfurter Foucault-Konferenz 2001*, Francfort sur le Main 2003, p. 220–229.

- 8 Définition de MULSOW, *Prekäres Wissen* (voir n. 2), p. 12 qui parle aussi de sens socialement transmis. En 2002, Achim Landwehr tentait de cadrer l'histoire des savoirs dans leurs relations à la réalité et à la vérité, hésitant entre une approche anthropologique et une perspective sociologique: Achim LANDWEHR (dir.), *Geschichte(n) der Wirklichkeit. Beiträge zur Sozial- und Kulturgeschichte des Wissens*, Augsburg 2002.
- 9 Telle est l'approche proposée par Marian FÜSSEL (dir.), *Wissensgeschichte*, Stuttgart 2019 (Basis-texte Frühe Neuzeit, 5), p. 7–39. Face à SARASIN, *Was ist Wissenschaftsgeschichte?* (voir n. 7) qui, lui, tente de faire de l'histoire des savoirs une discipline délimitée.
- 10 Christian JACOB (dir.), *Lieux de savoir*, t. 1, *Espaces et communautés*, t. 2, *Les mains de l'intellect*, Paris 2007–2011. À la différence des «lieux de mémoire» collationnés par Pierre Nora qui réalise un récit national rétrospectif, les «lieux de savoir» sont à la fois un vaste tour d'horizon et une entreprise collective et expérimentale, visant à désenclaver l'histoire des savoirs des spécialisations disciplinaires en misant sur le comparatisme – aussi extra-européen –, et sur un regard ethnographique inspiré des *science studies*. Ils mettent l'accent sur l'expérience des individus ou des groupes attachés à la production de savoirs, et sur le maniement et sur la circulation des savoirs. La belle expression «les mains de l'intellect» évoque le «penser avec ses doigts» de Marcel Mauss qui réfléchissait sur Maurice Halbwachs: Marcel MAUSS, *Conceptions qui ont précédé la notion de matière* [1939], dans: Victor KARADY (éd.), *Œuvres*, t. 2, Paris 1974, p. 162. Plateforme *Savoirs* accessible sous le lien <https://lieuxdesavoir.hypotheses.org/author/lieuxdesavoir>, et *Thésaurus Savoirs* sous le lien <https://datu.ehess.fr/savoirs/fr/index>. En langue française a paru la synthèse suivante pour l'époque moderne: Dominique PESTRE (dir.), *Histoire des sciences et des savoirs*, t. 1, Stéphane VAN DAMME (dir.), *De la Renaissance aux Lumières*, Paris 2015; qui prend acte des *science studies* et de la *world history* en proposant une histoire globale et foisonnante des savoirs.
- 11 FÜSSEL (dir.), *Wissensgeschichte* (voir n. 9).

naissance mutuelle due à une barrière linguistique persistante. Hormis quelques exceptions, les travaux francophones sont peu reçus, en conséquence du recul général de la culture francophone et de la recherche d'une intégration prioritaire dans des réseaux scientifiques anglo-saxons; inversement, les travaux germanophones sont peu reçus en France, même lorsqu'ils traitent d'un sujet français<sup>12</sup>. Suivant un mouvement anglo-saxon, l'histoire des sciences et des savoirs a bénéficié d'un ancrage institutionnel relativement fort, bien qu'hésitant en Allemagne. L'histoire des savoirs s'y singularise par des accents spécifiques et par une quête d'une conceptualisation de ses objets et de ses méthodes. On présentera quelques traits des discussions et travaux actuels en Allemagne, en se concentrant sur l'époque moderne, de 1500 à 1800.

### 1. L'histoire des sciences et des savoirs: l'ancrage institutionnel

En France, l'histoire des sciences et des savoirs se concentre dans quelques institutions, à commencer par le Centre de recherche Alexandre Koyré (EHESS-CNRS-Museum d'histoire naturelle) et quelques postes universitaires d'histoire des sciences (ou d'histoire des sciences et des savoirs), ainsi aux Universités Paris I, Panthéon-Sorbonne, et Lyon I, et très récemment à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm. L'ancrage institutionnel est plus fort dans l'Allemagne fédérale, même s'il doit être constamment renégocié.

Étayée par une quinzaine de chaires universitaires<sup>13</sup>, la recherche en histoire des sciences est dominée par l'Institut Max-Planck d'histoire des sciences de Berlin, fondé en 1994 et structuré en trois départements unis par l'enquête d'épistémologie historique, c'est-à-dire par l'étude historique des processus techniques, sociaux, intellectuels et culturels, et des valeurs qui accompagnent l'acquisition de connaissances: (I) changements structurels de systèmes épistémiques (dirigé par Jürgen Renn), (II, Idéaux et pratiques de la rationalité, dirigé par Lorraine J. Daston de 1995 à 2019, repourvue en cours), (III) artefacts et action (dirigé par Dagmar Schäfer).

La recherche sur l'histoire des sciences ou de l'érudition est néanmoins beaucoup plus ancienne. Comme ailleurs en Europe, le travail savant s'est développé avec les collections princières ou ecclésiastiques de livres. Plus qu'ailleurs, elle est liée à l'essor des bibliothèques universitaires à partir du XVII<sup>e</sup> siècle, d'emblée articulées à la

12 Ainsi est restée inaperçue la belle étude de Benjamin Steiner sur la collecte systématique d'informations sur l'Afrique dans les bureaux de Colbert en vue du développement de l'empire colonial: Benjamin STEINER, *Colberts Afrika. Eine Wissens- und Begegnungsgeschichte in Afrika im Zeitalter Ludwigs XIV.*, Munich 2014.

13 Au début du XX<sup>e</sup> siècle, les quelques chaires se consacraient à l'histoire de la médecine. Leur spectre s'est considérablement diversifié après la Seconde guerre mondiale. On peut notamment relever, par ordre alphabétique des universités, des chaires professorales à l'Université de Constance (pour l'époque contemporaine, titulaire Anne Kwaschik), à l'Université d'Erfurt (pour l'époque contemporaine, titulaire Bernhard Kleberg), à l'Université de Humboldt (titulaire Anke te Heesen), à la Leibniz-Universität Hannover (philosophie des sciences), à l'Université Louis-et-Maximilien de Munich (titulaire Kärin Nickelsen), à l'Université de Münster (pour le Moyen Âge, titulaire Martin Kintzinger), à l'Université de Ratisbonne (pour l'époque contemporaine, titulaire Omar W. Nasim), l'Université Technique de Berlin (titulaire Friedrich Steinle) et l'Université de Wuppertal (Centre de recherche sur les sciences et les techniques).

recherche dans les aires protestantes<sup>14</sup>. De cet ancrage universitaire a découlé l'épanouissement de l'*historia literaria*: l'histoire raisonnée des savants et de leur œuvre rédigée de façon à permettre l'examen critique du savoir disponible sur le champ en question et la progression des recherches<sup>15</sup>.

En dehors de quelques bibliothèques issues de collections princières ou de fondations universitaires<sup>16</sup>, l'histoire des savoirs a été particulièrement stimulée à Wolfenbüttel, où la bibliothèque remonte aux achats du duc Jules de Brunswick-Lunebourg (1528–1589) puis du duc bibliophile Auguste le jeune (1579–1666) et à l'activité de bibliothécaires prestigieux: Leibniz (en résidence à Hanovre) de 1691 à 1716 et Lessing entre 1770 et 1781. En 1968, le bibliothécaire Paul Raabe en fait un centre de recherche sur le Moyen Âge et l'époque moderne, étayé par un programme de bourses

14 Voir Helmut ZEDELMAIER, *Le zèle érudit: remarques sur un cliché franco-allemand*, dans: Claire GANTET, Markus MEUMANN (dir.), *Les échanges savants franco-allemands au XVIII<sup>e</sup> siècle. Transferts, circulations, réseaux*, Rennes 2019, p. 87–99.

15 L'*historia literaria*, dont l'apogée se situe entre la fin du XVII<sup>e</sup> et le début du XVIII<sup>e</sup> siècle, se fonde sur un principe formulé par Francis Bacon (1561–1626) dans le deuxième livre de son ouvrage *De dignitate et augmentis scientiarum* (1623), qui développe son traité *The Advancement of Learning* (1605). Elle doit permettre et guider la recherche en mettant à nu les lacunes existantes. Bacon avait une conception large des savoirs, au-delà des sciences institutionnalisées. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, on distingue l'*historia literaria universalis* de l'*historia literaria particularis* ou *specialis*, concentrée sur un domaine de savoirs (par exemple, la médecine). La *Bibliotheca medica* (1771–1788) d'Albrecht von Haller relève de l'histoire des savoirs spécialisée. Voir Helmut ZEDELMAIER, *Heumanns Conspectus Reipublicae Literariae: Besonderheit, Kontext, Grenzen*, dans: Martin MULSOW, Helmut ZEDELMAIER, Kaspar Risbjerg ESKILDSEN (dir.), Christoph August Heumann. *Stile und Themen frühaufklärerischer Gelehrsamkeit*, Stuttgart 2017, p. 71–89; Frank GRUNERT, Friedrich VOLLHARDT (dir.), *Historia literaria. Neuordnungen des Wissens im 17. und 18. Jahrhundert*, Berlin 2007; Paul NELLES, *Historia literaria at Helmstedt. Books, Professors, and Students in the Early Enlightenment University*, dans: Martin MULSOW, Helmut ZEDELMAIER (dir.), *Die Praktiken der Gelehrsamkeit in der Frühen Neuzeit*, Tübingen 2001, p. 147–175; Herbert JAUMANN, Jakob Friedrich Reimmanns Bayle-Kritik und das Konzept der *Historia literaria*, dans: Martin MUSOW, Helmut ZEDELMAIER (dir.), *Skepsis, Providenz, Polyhistorie. Jakob Friedrich Reimmann (1668–1743)*, Tübingen 1998, p. 200–213; Martin GIERL, *Bestandsaufnahme im gelehrten Bereich. Zur Entwicklung der »Historia literaria« im 18. Jahrhundert*, dans: Martin GIERL (dir.), *Denkhorizonte und Handlungsspielräume. Festschrift für Rudolf Vierhaus zum 70. Geburtstag*, Göttingen 1992, p. 53–80. Sur la quête des données: Helmut ZEDELMAIER, *Suchen und Finden vor Google: Zur Metadatenproduktion im 16. Jahrhundert*, dans: Ann BLAIR, Anja-Silvia GÖING (dir.), *For the Sake of Learning. Essays in Honor of Anthony Grafton*, Leyde 2016, p. 423–440. Sur les relations entre prise de notes, recensions et *historia literaria*: Claire GANTET, Fabian KRÄMER, *Wie man mehr als 9000 Rezensionen schreiben kann. Lesen und Rezensieren in der Zeit Albrecht von Hallers*, dans: *Historische Zeitschrift* 312/2 (2021), p. 364–399, DOI: <https://doi.org/10.1515/hzhz-2021-0009>.

16 À Munich, la bibliothèque a été fondée par le duc Albrecht V de Bavière en 1558. Voir Helmut ZEDELMAIER, Paola MOLINO, *Die Hofbibliotheken in München und Wien um 1600. Ein Vergleich*, dans: Alois SCHMID (dir.), *Die Hofbibliothek zu München unter den Herzögen Wilhelm V. und Maximilian I.*, Munich 2015 (*Zeitschrift für bayerische Landesgeschichte*, Beiheft 43), p. 275–307. Elle a développé depuis vingt ans des bases de données utiles à la recherche. Voir la liste: [https://dbis.ur.de/dbliste.php?bib\\_id=bsb&colors=&lett=f&gebiete=28](https://dbis.ur.de/dbliste.php?bib_id=bsb&colors=&lett=f&gebiete=28). À Göttingen, elle a été fondée simultanément à l'Université et en symbiose avec elle en 1734, pour favoriser la recherche savante. Voir notamment Anne SAADA, Emmanuelle CHAPRON, *La bibliothèque, la carte et le territoire*, dans: Pierre-Yves BEAUREPAIRE (dir.), *La communication en Europe. De l'âge classique au siècle des Lumières*, Paris 2014, p. 215–263. Aujourd'hui, ces deux bibliothèques sont des fers de lance de la numérisation.

et de recherche, et un département de publications doté d'une collection propre. En 1989, un consortium de six bibliothèques (la Sammlung Deutscher Drucke) a renforcé des pôles bibliothécaires de recherche, soit, pour l'époque moderne, la Bibliothèque d'État de Bavière à Munich (livres et manuscrits de la période 1450–1600), la Bibliothèque du duc Auguste de Wolfenbüttel (1601–1700) et la bibliothèque universitaire et d'État de Basse-Saxe à Göttingen (1701–1800).

Sur le modèle de Wolfenbüttel, le romaniste Ulrich Ricken fonde en 1987-1990 un Centre Interdisciplinaire de recherche sur les Lumières en Europe (IZEA) à Halle (Saale), qui existe sous sa forme actuelle depuis 1993. L'un de ses axes porte sur la production de savoirs. Animé depuis 2015 notamment par Élisabeth Décultot, il s'attache aux techniques de prise de note («extraits»), à leurs effets et modifications depuis l'époque moderne, et à la matérialité de la distribution de la littérature et des savoirs au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>17</sup>.

En 2004 a été fondé le Centre de recherches de Gotha de l'université d'Erfurt, d'emblée soutenu par un programme de bourses. La création d'une chaire universitaire sur les cultures savantes de l'époque moderne européenne en 2008, obtenue par Martin Mulow nommée directeur du Centre de recherche, lui a conféré une impulsion décisive en développant de nombreux axes de recherche: débuts des Lumières, recherches antiquaires et études des langues anciennes ou orientales aux XVI<sup>e</sup>–XVIII<sup>e</sup> siècles, milieux auliques, collections numismatiques, réseaux savants globaux, courants clandestins des Lumières<sup>18</sup>.

Certaines initiatives gouvernementales se sont au surplus avérées fructueuses, ainsi la promotion des collections possédées par les universités en 2011 par le Conseil scientifique (Wissenschaftsrat)<sup>19</sup> ou, en 2012, la recommandation du Ministère de la culture et de l'éducation de traiter de la question du «langage des objets».

Face à l'essor transnational de l'histoire des savoirs, l'Institut Max-Planck d'histoire des sciences a approfondi sa coopération avec les trois universités berlinoises en fondant en 2011 un Centre d'histoire des savoirs destiné à promouvoir Berlin en un lieu de recherche et d'enseignement en ce domaine<sup>20</sup>. La revue d'histoire des sciences

17 Voir la présentation de cet axe sous le lien : <https://www.izea.uni-halle.de/forschung/b-strukturen-des-wissens/5-gelehrtenkultur-und-wissenschaftspolitik.html>.

18 Voir le site web: <https://www.uni-erfurt.de/forschungszentrum-gotha>.

19 Le Wissenschaftsrat est un organe fédéral consultatif de politique scientifique. Il formule des recommandations (sur des institutions ou sur l'éducation), évalue les établissements extra-universitaires, accrédite les hautes écoles non étatiques, organise, de concert avec la Fondation allemande pour la recherche (Deutsche Forschungsgemeinschaft), le concours accordant le statut et la dotation d'établissement d'excellence, conseille enfin le gouvernement fédéral et les Länder sur la promotion de la recherche. Financée par les Länder et le gouvernement fédéral, la Deutsche Forschungsgemeinschaft est une association qui a pour mission la promotion de la recherche scientifique: elle finance des projets individuels, des projets institutionnels (centres de recherche, écoles doctorales, centres de recherche collaborative, groupes de recherche), des infrastructures, des relations transnationales et des programmes de qualification.

20 Zentrum für Wissensgeschichte (<https://zwwg.mpiwg-berlin.mpg.de/de>). Il rassemble de nombreuses institutions berlinoises, notamment l'Université libre, l'Université Humboldt, l'Université technique et l'Institut Max-Planck d'Histoire des sciences (<https://zwwg.mpiwg-berlin.mpg.de>). Prémices d'une institutionnalisation de l'histoire des savoirs: la fondation d'un Zentrum Geschichte des Wissens, géré conjointement par l'École polytechnique et l'université de Zurich (2005), la création du Stevanovich Institute on the Formation of Knowledge à l'Université de

*Berichte zur Wissenschaftsgeschichte* se voue à l'*history of science and humanities* et accueille des contributions d'histoire des savoirs<sup>21</sup>.

Les centres de recherche allemands sont au total très dynamiques tout en étant financés au moins en partie par des moyens tiers, à constamment consolider voire défendre.

## 2. Histoire des savoirs vs. histoire des sciences?

L'engouement pour l'histoire des savoirs en Allemagne est à la mesure de la difficulté à la démarquer précisément d'autres champs, en particulier de l'histoire des sciences. Les historiens des sciences n'ont pas manqué de relever qu'ils font déjà ce que les historiens des savoirs revendiquent comme un champ nouveau. Le terme allemand de *Wissenschaft* est en effet plus large que le terme anglais ou français de *science*: il inclut l'enquête philologique sur les textes, l'étude des »humanités«, l'*history of scholarship*. Les questionnaires de l'histoire des sciences pratiquée à l'Institut Max Planck de Berlin se sont de plus considérablement renouvelés. Tandis que l'histoire des sciences, des années 1920 jusqu'à la fin de la Guerre froide, s'efforçait de démarquer la science de la *pseudo-science*<sup>22</sup>, la science moderne de la prémoderne, la science occidentale du reste du monde, ou les sciences de la nature des humanités, l'histoire des sciences a sondé, depuis 25 ans, les pratiques de collection, d'expérimentation, d'observation, de prise de notes: au laboratoire on a préféré l'atelier, au musée de sciences naturelles le cabinet de curiosités, aux comptes rendus d'expérimentation les recettes domestiques<sup>23</sup>. Aspirant à ancrer les pratiques scientifiques au plus près des contextes

Chicago (2015), la fondation du journal *Know. A Journal on the Formation of Knowledge* (2017) puis celle du *Journal for the History of Knowledge* (2020) affilié à la Société belge et néerlandaise d'histoire des sciences et des universités.

- 21 Site web: <https://onlinelibrary.wiley.com/journal/15222365>. Un certain nombre d'articles sont en accès libre. Notons que les revues d'histoire des sciences ont aussi un propos large. La revue *Centaurus* de la Société européenne d'histoire des sciences, se voue »à l'histoire des sciences et à ses aspects culturels«. Site web : <https://onlinelibrary.wiley.com/journal/16000498> (articles également en partie en libre accès). La revue de la société belge et néerlandaise d'histoire des sciences s'est rebaptisée en 2019 *Journal for the History of Knowledge* (<https://journalhistoryknowledge.org/>).
- 22 Étude historique de la notion de pseudo-science: Michael D. GORDIN, *The Pseudoscience Wars: Immanuel Velikovsky and the Birth of the Modern Fringe*, Chicago 2012.
- 23 Pamela H. SMITH, *The Body of the Artisan. Art and Experience in the Scientific Revolution*, Chicago 2004; Elaine Yuen Tien LEONG, *Making Medicines in the Early Modern Household*, dans: *Bulletin of the History of Medicine*, 82 (2008), p. 145–168; Ann BLAIR, *Note-Taking as an Art of Transmission*, dans: *Critical Inquiry*, 31 (2004), p. 85–107; Fabian KRÄMER, *Albrecht von Haller as an Enlightened »Reader-Observer«*, dans: Alberto CEVOLINI (dir.), *Forgetting Machines. Knowledge Management Evolution in Early Modern Europe*, Boston 2016, p. 224–242; Paula FINDLEN, *Possessing Nature. Museums, Collecting, and Scientific Culture in Early Modern Italy*, Berkeley 1994; Elaine Yuen Tien LEONG, Alisha RANKIN (dir.), *Secrets and Knowledge in Medicine and Science, 1500–1800*, Farnham 2011; Pamela H. SMITH, *Historians in the Laboratory. Reconstruction of Renaissance Art and Technology in the Making and Knowing Project*, dans: *Art History* 39 (2016), S. 210–233; Lorraine J. DASTON (dir.), *Science in the Archives. Pasts, Presents, Futures*, Chicago 2017. Voir Stéphane VAN DAMME, *Un ancien régime des sciences et des savoirs*, dans: VAN DAMME (dir.), *De la Renaissance aux Lumières* (voir n. 10), p. 19–40. Notons l'accent francophone spécifique porté sur les relations entre sciences et poli-

épistémologiques, culturels et sociaux, elle s'est penchée sur les notions d'objectivité, de démonstration, d'erreur, de preuve, de croyance<sup>24</sup>. Les contestations de l'idée de révolution scientifique – et avec elle du grand récit de la science moderne – ont remis en question le centrage sur l'Europe et souligné, à côté de l'observation et de l'expérimentation, l'importance et le renouvellement de la lecture scientifique<sup>25</sup>. Contre une histoire des sciences eurocentrée, on s'est penché sur les circulations porteuses de savoirs et sur les intermédiaires, personnages de l'ombre mais majeurs dans la transmission, l'adaptation sélective et la multiplication ou la perte de savoirs<sup>26</sup>.

Même renouvelée, l'histoire des sciences suppose toutefois un environnement institutionnel: s'il n'existe pas de culture sans savoirs, il n'existe pas non plus de culture sans une classification normative au moins implicite des savoirs, à commencer par une hiérarchie épistémique de savoirs (souvent entremêlée à une hiérarchie sociale) plus ou moins valorisés par certains milieux à certaines fins, pose Lorraine Daston dans un article programmatique: ce sont ces hiérarchies qui forment les critères de ce qui relève des savoirs aptes à être valorisés, soutenus et transmis en tant que science<sup>27</sup>.

Les conflits entre l'histoire des sciences, qui œuvre à une historicisation des catégories, et les *science studies*, plus sociologiques, ont sans doute nourri la quête d'un dépassement de la science plus ou moins institutionnalisée et de toute approche normative<sup>28</sup>. L'histoire des savoirs s'inscrit dans la mouvance de ces débats en s'inspirant des uns et des autres, en sondant ainsi la *persona* du lettré<sup>29</sup> mais aussi les pratiques et

- tique, développé depuis la thèse de Jean-Luc CHAPPEY, *La Société des Observateurs de l'Homme (1799–1804). Des anthropologues au temps de Bonaparte*, Paris 2002.
- 24 Voir Lorraine J. DASTON, Katharine PARK, *Wonders and the Order of Nature*, New York, Zone Books, 2001; Lorraine J. DASTON, Peter GALISON, *Objectivity*, New York 2007; Lorraine J. DASTON (dir.), *Histories of Scientific Observation*, Chicago 2011.
- 25 Voir Fabian KRÄMER, *Ein Zentaur in London. Lektüre und Beobachtung in der frühneuzeitlichen Naturforschung*, Affalterbach 2014 (Kulturgeschichten, 1).
- 26 Voir notamment Kapil RAJ, *Relocating Modern Science. Circulation and the Construction of Knowledge in South Asia and Europe, 1650–1900*, Basingstoke 2007.
- 27 Lorraine DASTON, Comment, dans: Martin MULSOW, *History of Knowledge*, dans: Marek TAMM, Peter BURKE (dir.), *Debating new Approaches to History*, Londres et al. 2018, p. 159–187, ici p. 173–178, notamment p. 176. C'est néanmoins à une étude d'une institution scientifique en termes d'histoire des savoirs influencée par la sociologie de Bourdieu que se livre Marian FÜSSEL, *Gelehrtenkultur als symbolische Praxis. Rang, Ritual und Konflikt an der Universität der Frühen Neuzeit*, Darmstadt 2006.
- 28 Définie par David Edge et par Bruno Latour ainsi que par la réception de l'ouvrage majeur de Thomas KUHN, *La structure des révolutions scientifiques (The Structure of Scientific Revolutions, 1962)* trad. Laure Meyer, Paris 2008 (Champs, 791), les *science studies* veulent sonder les milieux et procédures mobilisés, en s'attachant aux conflits et aux relations entre acteurs et réseaux. L'histoire des sciences vise plutôt à interroger d'un point de vue culturel et épistémologique ce qui est (ou ce qui était) considéré comme scientifique. Sur les relations tumultueuses entre ces deux champs, voir la mise au point (favorable à l'histoire des sciences) de Lorraine DASTON, *Science Studies and the History of Science*, dans: James CHANDLER, Arnold I. DAVIDSON (dir.), *The Fate of Disciplines*, dossier spécial de: *Critical Inquiry* 35/4 (2009), p. 798–813.
- 29 Lorraine DASTON, H. Otto SIBUM (dir.), *Scientific Personae*, numéro spécial de: *Science in Context* 16/1–2 (2003). Entre la biographie individuelle et l'institution sociale, la *persona* est une identité culturelle apte à façonner le corps et l'esprit de l'individu comme son appartenance collective.

les gestes, les ancrages spatiaux et les circulations<sup>30</sup>, et la dimension émotionnelle des quêtes épistémiques qui entoure leur validation scientifique<sup>31</sup>. Elle se définit comme un élargissement de l'histoire des sciences aux sciences humaines et sociales, à des objets non immédiatement scientifiques – des ouvrages de vulgarisation ou des compilations par exemple –, aux circuits de la quête et du traitement de l'information ainsi que de ses circulations dans le sillon de l'approche génétique<sup>32</sup>, enfin aux savoirs auxiliaires<sup>33</sup>, pratiques, administratifs, sociaux, artisanaux, techniques, visuels, esthétiques, quotidiens et non-textuels<sup>34</sup>.

La liste donne l'impression d'être allongable à l'envi, livrant un pêle-mêle en guise de programme scientifique. Les historiens et historiennes des savoirs ont par ailleurs des formations originelles diverses, ce qui est aussi au reste le cas des historiens et historiennes des sciences. L'extension de l'histoire des savoirs – à la mesure de son approche intégrative mais aussi au gré de l'indétermination du terme «contexte» – pose néanmoins la question de ses contours. Où s'arrête son champ, qu'est-ce qui n'en relève pas, comment le distinguer? Existe-t-il un canon de textes fondateurs<sup>35</sup>? La polémique contre ce champ vu comme concurrent n'a pas fait défaut, soulignant par exemple un intérêt contradictoire porté à l'élite érudite comme aux artisans<sup>36</sup>.

- 30 David N. LIVINGSTONE, *Putting Science in its Place: Geographies of Scientific Knowledge*, Chicago 2003; Katharine PARK, Lorraine J. DASTON (dir.), *The Cambridge History of Science*, vol. 3, *Early Modern Science*, Cambridge 2006, p. 179–362; Antonella ROMANO, Stéphane VAN DAMME, Paris et Rome aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, dans: JACOB (dir.), *Lieux* (voir n. 10), t. 1, p. 1165–1184. D'une histoire urbaine tient aussi le bel ouvrage de Bruno BELHOSTE, *Paris savant. Parcours et rencontre au temps des Lumières*, Paris 2001 (trad. angl. 2019).
- 31 Sur les vertus (attention, patience, précision, intuition, doute, vraisemblance, curiosité, rigueur, fiabilité, etc.) et les vices épistémiques, voir Andreas GELHARD, Ruben HACKLER, Sandro ZANNETTI (dir.), *Epistemische Tugenden. Zur Geschichte und Gegenwart eines Konzepts*, Tübingen 2019.
- 32 La collection, l'ordonnancement, le traitement et la diffusion de l'information sont des étapes dans l'acquisition de savoirs, comme le note MULSOW, *History of Knowledge* (voir n. 27), p. 162. Voir aussi Johan ÖSTLING, David LARSSON HEIDENBLAD, Erling SANDMO, Anna NILSSON HAMMAR, Kari NORDBERG, *The History of Knowledge and the Circulation of Knowledge. An Introduction*, dans: Johan ÖSTLING, David LARSSON HEIDENBLAD, Erling SANDMO, Anna NILSSON HAMMAR, Kari NORDBERG (dir.), *Circulation of Knowledge. Research, Resources, and Perspectives*, Lund 2017, p. 9–33. Histoire des assemblages, classements et usages des dépôts d'archives: Markus FRIEDRICH, *Die Geburt des Archivs. Eine Wissensgeschichte*, Munich 2013.
- 33 Il en va ainsi des savoirs généalogiques revisités par Markus FRIEDRICH, *Genealogy as Archive-Driven Research Enterprise in Early Modern Europe*, dans: *Osiris*, 32 (2017), p. 65–84; Jost EICKMEYER, Markus FRIEDRICH, Volker BAUER (dir.), *Genealogical Knowledge in the Making. Tools, Practices, and Evidence in Early Modern Europe*, Berlin et al. 2019 (*Cultures and Practices of Knowledge in History*, 1).
- 34 Pour ces derniers aspects, voir Simone LÄSSIG, *The History of Knowledge and the Expansion of the Historical Research Agenda*, dans: *Bulletin of the German Historical Institute* 59 (2016), p. 29–58, ici p. 38.
- 35 Tentative de définition d'un canon dans FÜSSEL (éd.), *Wissensgeschichte*, (voir n. 9). La revue *Know* esquive une définition précise et accueille toute contribution traitant des savoirs de façon «descriptive, historique, analytique, relationnelle et systématique plus que normative»: Shadi BARTSCH, Clifford ANDO, Robert J. RICHARDS, Haun SAUSSY, *Editors' Introduction*, dans: *Know* (voir n. 20) 1/1 (2017), p. 1–9, ici p. 6.
- 36 Caspar HIRSCHI: *Wissensgeschichte: das geisteswissenschaftliche Beiboot des Neoliberalismus*, dans: *Nach Feierabend. Zürcher Jahrbuch für Wissensgeschichte* 15 (2020), p. 25–33.

Les historiens et historiennes des savoirs soulignent qu'ils ne font pas qu'ajouter de nouveaux objets de façon indéfinie, mais entendent remettre en cause des hiérarchies considérées comme acquises<sup>37</sup>. Face à une histoire des sciences (ancienne) vue comme une histoire des succès, l'histoire des savoirs peut placer au centre de son enquête les types d'ignorance ou les stratégies mobilisées pour parer à l'erreur. Elle analyse l'affirmation de savoirs épistémiquement déficients, socialement marginaux ou culturellement fragiles ou peu théorisés. Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, les textes scientifiques de mathématiques comme d'histoire naturelle intègrent l'erreur comme une valeur épistémique: les savants sont insatisfaits des conditions de la production des savoirs et des conventions de leur écriture – d'où la poétique développée, par exemple, par Johannes Kepler. L'histoire des savoirs ne néglige pas l'histoire des sciences humaines; elle sonde les hiérarchies épistémiques et l'institutionnalisation changeante des objets de science, confronte des catégories épistémiques fluides<sup>38</sup>.

Martin Mulsow a ainsi proposé la notion de «savoirs précaires»: précarité des supports, aisément perdus ou détruits, mais aussi du statut social du savoir lorsque celui-ci est rejeté (d'où le recours à la clandestinité), et de l'énonciation et des affirmations (usage de pseudonymes, du masque, etc.). Le savoir est incertain – il n'est pas sûr qu'il sera considéré comme valide –, et il est risqué; il peut être aussi implicite, ancré dans des habitus et chargé d'images, de gestes, d'émotions. L'approche de Martin Mulsow permet de se départir des dichotomies rudimentaires de l'histoire des idées (courants radicaux/modérés/orthodoxes) pour envisager des «niches» (ainsi les notes de bas de page, les marges, etc.) analysées en adaptant les méthodes de la micro-histoire<sup>39</sup>.

Sans épuiser un champ bourgeonnant, quelques caractéristiques de l'histoire des savoirs peuvent être avancées au regard de récentes parutions. Les savoirs sont d'abord toujours en transformation et supposent des échanges, même indirects. L'acquisition, l'intégration, la transformation, la transmission ou la rétention de connaissances se développent dans des configurations spatiales, culturelles et sociopolitiques tout en ayant une dimension émotionnelle. L'attention de l'historien et de l'historienne se fixe ensuite moins sur des théories que sur leur genèse et sur leurs transformations par des acteurs (dotés d'un corps, d'un sexe ou d'un genre, et de rôles sociaux) isolés ou inscrits dans des milieux et des réseaux. La pratique elle-même renvoie à une suite d'actions et d'actes langagiers situés dans l'espace et le temps, constitutive de sens et engagée dans une routine corporelle<sup>40</sup>. L'analyse des pratiques et techniques accompagne une interrogation nourrie de la micro-histoire et sensible au quotidien: l'enjeu de l'écriture historique n'est pas la formulation de grands récits, mais le suivi d'actes de sémantisation ou de dé-sémantisation. Le savoir est enfin porté par des objets et des médias: il a un substrat matériel.

37 Voir DASTON, Comment, dans: MULSOW, *History of Knowledge* (voir n. 27).

38 Voir MORITZ EPPLE, Annette IMHAUSEN, Falk MÜLLER (dir.), *Weak Knowledge: Forms, Functions, and Dynamics*, Francfort-sur-le-Main et al. 2020 (*Schwächediskurse und Ressourcenregime*); DUPRÉ, SOMSEN. *History of science* (voir n. 3), ici p. 192–194.

39 Voir MULSOW, *Prekäres Wissen* (voir n. 2), p. 11–36.

40 Voir Arndt BRENDECKE (dir.), *Praktiken der Frühen Neuzeit: Akteure, Handlungen, Artefakte*, Cologne et al. 2015 (*Frühneuzeit-Impulse*, 3), et la présentation de Marian FÜSSEL, *Was ist Wissensgeschichte?*, Historisches Kolleg, conférence du 10.12.2020, retransmise sous le lien [https://lisa.gerda-henkel-stiftung.de/was\\_ist\\_wissensgeschichte?nav\\_id=9614](https://lisa.gerda-henkel-stiftung.de/was_ist_wissensgeschichte?nav_id=9614).

### 3. Un monde en mouvement

Sciences et savoirs se développent dans un monde en mouvement. Le premier concept – les transferts culturels – forgé pour qualifier les dynamiques de diffusion et de réception sélective a été élaboré par Michel Espagne et Michael Werner en 1985. Enrichissant les études littéraires par une approche sociologique, ils entendent dépasser le comparatisme, dont ils critiquent le caractère clos et statique, pour envisager les transformations sémantiques subies par tout bien culturel lors de son passage d'un pays A (par exemple la France) vers un pays B (par exemple l'Allemagne), éventuellement via un pays tiers, et les acteurs et pratiques induites par ces transformations<sup>41</sup>. Ils entendent ainsi porter l'attention sur le caractère construit et transnational des littératures dites nationales formées au XIX<sup>e</sup> siècle. Si la notion de transferts culturels peut être adoptée avec profit – elle souligne en effet les transformations par le biais de l'échange –, elle pêche, en histoire moderne, par un caractère trop ferme. Les identités sont fluides, les mobilités parfois complexes et les circuits ne sont pas linéaires. Les voyages peuvent conforter des préjugés, et les intermédiaires sur place n'agissent que dans un faisceau complexe et mouvant de processus<sup>42</sup>. Souvent, il n'y a pas de diffusion unilatérale d'une aire culturelle à une autre mais des processus complexes fondés sur la répétition de gestes, d'apprentissages et d'essais concomitants en divers lieux. Leur appropriation d'un endroit à un autre est sujette à des négociations et à des traductions aptes à favoriser l'adaptation à un espace d'accueil<sup>43</sup>.

Plus que sur les transferts, les historiens et historiennes des sciences et des savoirs se penchent sur les circulations, un terme plus souple mais aussi plus vague: renvoit-il à un concept, à des pratiques, à une métaphore, à une forme particulière de déplacement? Comment écrire une histoire des circulations sans tomber dans l'ancien schéma diffusionniste? L'un des angles d'approche a consisté en l'interrogation de

41 Michel ESPAGNE, Michael WERNER, Deutsch-französischer Kulturtransfer im 18. und im 19. Jahrhundert. Zu einem neuen interdisziplinären Forschungsprogramm C.N.R.S., dans: *Francia* 13 (1985), p. 502–510; Michel ESPAGNE, Michael WERNER, Deutsch-französischer Kulturtransfer als Forschungsgegenstand. Eine Problemskizze, dans: Michel ESPAGNE (dir.), *Transferts. Les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand (XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècle)*, Paris 1988, p. 11–47; Michael WERNER, Maßstab und Untersuchungsebene, dans: Lothar JORDAN, Bernd KORTLÄNDER (dir.), *Nationale Grenzen und internationaler Austausch, Studien zum Kultur und Wissenschaftstransfer in Europa*, Tübingen 1995, p. 21–33; Michel ESPAGNE (dir.), *L'Horizon anthropologique des transferts culturels*, numéro spécial de: *Revue germanique internationale* 21 (2004).

42 Voir l'étude pionnière de Françoise WAQUET, *Le modèle français et l'Italie savante. Conscience de soi et perception de l'autre dans la république des lettres (1660–1750)*, Rome 1989 (Collection de l'École française de Rome, 117).

43 Claire GANTET, Markus MEUMANN, Introduction, dans: GANTET, MEUMANN (dir.), *Les échanges savants* (voir n. 14), p. 7–18; Liliane HILAIRE-PÉREZ, Catherine VERNA, Localité et mobilité des savoirs techniques, dans: Liliane HILAIRE-PÉREZ, Marie THÉBAUD-SORGER (dir.), *L'Europe des Sciences et des techniques. Un dialogue des savoirs, XV<sup>e</sup>–XVIII<sup>e</sup> siècle*, Rennes 2016 (*Histoire. Techniques, savoirs, sociétés*), p. 219–229, ici p. 223 : »les historiens des techniques rappellent qu'il a aussi existé une Europe des techniques multi-centrée, irréductible à la vision hiérarchique entre centre et périphérie. Leur approche inscrit les techniques dans des territoires et des communautés humaines. Ces logiques spatialisées [...] permettent d'ouvrir sur les multiples enjeux des techniques et sur des temporalités croisées«.

»concepts nomades« (*travelling concepts*), le terme de »concept« étant lui-même pris en un sens vaste, englobant les significations, les métaphores, les narrations, les mythes. De tels concepts se meuvent entre les disciplines et les savants, entre les temps et espaces de groupes sociaux dispersés en changeant de sens au gré d'interactions<sup>44</sup>. L'analyse consiste à localiser et identifier les processus de »traduction« dans des groupes sociaux ou des communautés épistémiques, à différentes échelles: la métaphore de la »traduction« est préférée à celle de l'hybridation qui présuppose le mélange de deux cultures auparavant distinctes et homogènes<sup>45</sup>.

#### 4. À la recherche de la source: objets et médias

Dans le contexte d'un paysage historique fortement réceptif aux débats anglo-saxons, les différents »tournants« ont eu un rôle essentiel dans les orientations de la recherche allemande, à l'origine très liée à la philologie: le tournant spatial a mis à l'honneur les ancrages géographiques, le tournant linguistique, les langages et types de communication, le tournant visuel, le langage des images, le tournant matériel, l'ethnologie et l'anthropologie culturelle, le tournant archivistique, le caractère construit et pragmatique des archives<sup>46</sup>.

L'histoire des sciences a toutefois donné le branle. Dès 2001, Hans-Jörg Rheinberger a centré son analyse du laboratoire scientifique sur les objets aptes à engendrer un processus cognitif, les »choses épistémiques«<sup>47</sup>. Trois ans plus tard, Lorraine J. Daston publie les essais d'un programme de recherche sur les »choses qui parlent«. Partant de la dichotomie des choses en trois dimensions exposées dans les musées et des objets en deux dimensions de la recherche (textes, images), il songe des choses matérielles culturellement signifiantes et individualisées, irréductibles à une classification<sup>48</sup>. Le fil conducteur d'un objet pour remonter de pratiques locales à une his-

44 Voir Mieke BAL, *Travelling Concepts in the Humanities. A Rough Guide*, Toronto et al. 2002.

45 Voir Doris BACHMANN-MEDICK, *From Hybridity to Translation. Reflections on Travelling Concepts*, dans: Doris BACHMANN-MEDICK (dir.), *The Trans/National Study of Culture. A Transnational Perspective*, Berlin et al. 2014, p. 119–136. Partant de la philologie, Michel Espagne avait tenu à ne pas se cantonner à une histoire idéale des échanges et souligné la dimension anthropologique des processus d'échanges, qu'il dénommait hybridation.

46 Voir Doris BACHMANN-MEDICK, *Cultural Turns. New Orientations in the Study of Culture*, trad. de l'all. par Adam Blauhut, Berlin/Boston 2016. Il existe toutefois des décalages importants entre les développements aux États-Unis, où certains »tournants« ont donné lieu à la formation de branches enseignées (ainsi les *material culture studies*), et la réception en Allemagne où les débats restent intellectuels.

47 Hans-Jörg RHEINBERGER, *Experimentalsysteme und epistemische Dinge. Eine Geschichte der Proteinsynthese im Reagenzglas*, Göttingen 2001 (Wissenschaftsgeschichte). Il dirigeait alors le Département I de l'Institut Max-Planck d'histoire des sciences.

48 Lorraine DASTON (dir.), *Things That Talk. Object Lessons from Art and Science*, New York 2004. Les choses traitées dans ce recueil sont: l'homme-arbre dans le tableau de Hieronymus Bosch »Le jardin des délices« (Joseph L. Koerner), les trois colonnes dégagées dans l'architecture religieuse du XVIII<sup>e</sup> siècle (Antoine Picon), l'Île aux paons sur la Havel près de Potsdam comme représentations de l'État prussien (M. Norton Wise et Elaine M. Wise), les bulles de savon comme marchandise dans la physique classique du XIX<sup>e</sup> siècle (Simon Schaffer), les premières photographies comme preuves judiciaires (Joel Snyder), la collection de fleurs en verre de l'Uni-

toire globale est devenu usuel en histoire des sciences; l'histoire des savoirs l'a développé<sup>49</sup>. Suivant le *material turn* stimulé par l'histoire des sciences et des savoirs, l'objet a été placé au centre de l'intérêt historien, l'objet le plus fascinant étant le livre lui-même, étudié non seulement comme une œuvre mais aussi comme un objet révélateur de valeurs, de pratiques de lecture et de gestes de transmission.

Stimulés par les défis de la numérisation des fonds anciens, les travaux historiques récents ont nuancé l'impression de bouleversement qui nous habite. Dans un livre très suggestif, Ann Blair a démontré que l'angoisse paradoxale d'une information surabondante et du risque d'une perte de savoir hante déjà les lettrés des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Lui emboîtant le pas et déployant une approche englobante, Helmut Zedelmaier a mis en lumière les techniques utilisées par les lettrés de l'époque moderne pour s'appropriier le flux d'information, le manier et le contrôler<sup>50</sup>. Ulrich Johannes Schneider a étudié l'histoire du format de la page et sa dimension structurante dans les savoirs, et la genèse des encyclopédies<sup>51</sup>. Les mutations actuelles nous sensibilisent à la question de la matérialité et de la genèse intellectuelle des textes, de la lecture et de l'écriture savantes, notamment étudiée dans le cadre de chaire professorale Humboldt «Culture écrite et transferts savants européens de l'époque moderne» détenue par Élisabeth Décultot à Halle (Saale) à l'université Martin Luther de Halle-Wittenberg<sup>52</sup>.

S'appuyant sur la notion de «biographie de l'objet» avancée par l'anthropologue Igor Kopytoff, un programme de recherche mené à la Bibliothèque du duc Auguste de Wolfenbüttel entreprend des «biographies du livre»<sup>53</sup>. Le terme de «biographie»

versité de Harvard (Lorraine Daston), les formations symétriques de taches d'encre du test de Rorschach comme processus standard psychologique (Peter Galison), des collections de coupures de journaux dans la science et l'art vers 1920 (Anke te Heesen), les peintures de Jackson Pollock jugées par le critique d'art Clement Greenberg (Caroline A. Jones).

49 Vera KELLER, *The Centre of Nature. Baron Otto von Hellwig between a Global Network and a Universal Republic*, dans: *Early Science and Medicine* 17 (2012), p. 570–588; John-Paul GHOUBRIAL, *The Secret Life of Elias of Babylon and the Uses of Global Microhistory*, dans: *Past and Present* 222 (2014), p. 51–93; Jürgen RENN (dir.), *The Globalization of Knowledge in History*, Berlin 2012, <http://edition-open-access.de/studies/1/index.html>.

50 Ann BLAIR, *Too Much to Know. Managing Scholarly Information Before the Modern Age*, New Haven 2010 (tr. fr. *Tant de choses à savoir. Comment maîtriser l'information à l'époque moderne*, Paris 2020); Helmut ZEDELMAIER, *Werkstätten des Wissens zwischen Renaissance und Aufklärung*, Tübingen 2015 (*Historische Wissensforschung*, 3). L'enjeu dépassant le cadre allemand, le débat est international. Françoise Waquet est partie en quête des «techniques intellectuelles», ou plutôt de leurs emplois et des discours des usagers, des pratiques matérielles donc du milieu savant dans le cadre d'une «écologie du savoir»: Françoise WAQUET, *L'Ordre matériel du savoir. Comment les savants travaillent, XVI<sup>e</sup>–XXI<sup>e</sup> siècles*, Paris 2015.

51 Ulrich Johannes SCHNEIDER (dir.), *Les arts du texte. La révolution du livre autour de 1500*, Lyon 2016. Voir aussi Anthony GRAFTON, *La page, de l'Antiquité à l'ère du numérique. Histoire, usages, esthétiques*, tr. de l'angl. par Jean-François Allain, Paris 2012 (*La Chaire du Louvre*).

52 Voir notamment Élisabeth DÉCULTOT (dir.), *Lire, copier, écrire. Les bibliothèques manuscrites et leurs usages au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris 2003; Id., Helmut ZEDELMAIER (dir.), *Exzerpt, Plagiat*, Archiv. Untersuchungen zur neuzeitlichen Schriftkultur, Halle sur la Saale 2017. Voir aussi le volume de Thomas MEIER, Michael R. OTT, Rebecca SAUER (dir.), *Materiale Textkulturen. Konzepte, Materialien, Praktiken*, Berlin et al. 2015 (*Materiale Textkulturen*, 1).

53 Ulrike GLEIXNER, Constanze BAUM, Jörn MÜNKNER, Hole RÖSSLER (dir.), *Biographien des Buches*, Göttingen 2017. Igor KOPYTOFF, *The Cultural Biography of Things. Commoditization*

est préféré à celui d'«itinéraire», en ce qu'il suggère une histoire partagée au gré des interactions entre imprimeurs, libraires, possesseurs, lecteurs ou bibliothécaires, une histoire ouverte des lectures, appropriations, échanges et recharges ou décharges symboliques<sup>54</sup>. Dès le haut Moyen Âge, l'insertion de parchemins dans des codex et la réalisation de livres à partir de textes a animé une comparaison récurrente entre le livre et l'être humain. À l'époque moderne, un certain nombre de livres sont garnis d'annotations marginales écrites à la première personne comme si le livre parle lui-même, signalant des corrections érudites, renvoyant au classement de la bibliothèque personnelle ou évoquant son aménagement; de telles annotations sont perçues comme une valeur particulière lorsque le livre change de mains. L'imprimé profane peut ainsi devenir une sorte de relique ou être paré de vertus magiques. C'est ainsi que devient un fétiche de la vénération pour Goethe un simple carnet, *ex post* somptueusement relié et titré «Calendrier de poche de Goethe 1822», qui contient diverses annotations – notices sur les minéraux ou la production de verre, montants de factures et délais de paiement, fragments de vers plus ou moins rayés etc. – disposées dans tous les sens et rédigées à des moments divers, au revers du calendrier annoté.

Parmi les acteurs pour lesquels le livre peut avoir une dimension existentielle figurent des femmes de l'aristocratie qui ont donné des livres de leur vivant ou les ont légués par testament à des fins religieuses, dynastiques ou personnelles. On peut suivre les ruptures induites par les changements de propriétaires, les classements, la collation en recueil ou le détachement en pièces séparées, le transport et la reconstitution des bibliothèques, la mise au rebut ou la redécouverte inopinée<sup>55</sup>.

À la frontière de la philologie, de l'histoire du livre, des pratiques de lecture, des objets et des savoirs, Helmut Zedelmaier et Ulrich Johannes Schneider élaborent ainsi une histoire des bibliothèques comme «lieux de savoir». À Wolfenbüttel, par exemple, le duc Auguste le Jeune (1579–1666) se profile comme un lettré. Il réunit et répertorie 135 400 volumes si bien que sa bibliothèque devient dès le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, en dépit de la guerre de Trente ans, la plus ample au nord des Alpes. Le duc lui-même constitue 31 300 recueils bibliographiques ordonnés par domaine (Theologia, Poetica, etc.). Lorsqu'il devint directeur de la bibliothèque (1691–1716), Leibniz a en 1699, le premier, l'idée de leur substituer un catalogue par auteur, initiant une compréhension de la science comme production d'auteurs, un principe repris et amplifié par l'*historia literaria* qui se développe parallèlement: les listes d'auteurs sont développées en réseaux, et c'est à partir de cette liste que Leibniz projette l'Académie des sciences de Berlin. Un tel principe n'a été introduit qu'en 1776 à

as Process, dans: Arjun APPADURAI (dir.), *The Social Life of Things. Commodities in Cultural Perspective*, Cambridge 1986, p. 64–91.

- 54 La notion d'«itinéraire» avancée par Hans Peter Hahn suppose une hiérarchie nette entre le sujet qui agit et l'objet passif, au lieu de mettre l'accent sur les interactions et transformations sémantiques. La notion usuelle en histoire du livre d'«histoire de l'exemplaire» sonde le livre comme artefact et objet de pratiques, sans engager toutefois l'approche anthropologique de la notion de «biographie du livre».
- 55 Volker BAUER, Elizabeth HARDING, Gerhild SCHOLZ WILLIAMS, Mara R. WADE (dir.), *Frauen, Bücher, Höfe: Wissen und Sammeln vor 1800. Women, Books, Courts: Knowledge and Collecting before 1800. Essays in Honor of Jill Bepler*, Wiesbaden 2018 (Wolfenbütteler Forschungen, 151).

Göttingen, pourtant souvent célébrée comme la bibliothèque la plus moderne de son temps<sup>56</sup>. Il serait néanmoins erroné de procéder à une histoire cumulative, donc linéaire, du savoir par les livres. À l'époque moderne, les collections de livres ne se développent pas régulièrement, mais occasionnellement (achats, donations, ventes, destructions). En tant que moyens et médias de la représentation princière, les bibliothèques princières sont l'objet de pillages organisés durant la guerre de Trente ans: après le transport en 1623 par le duc Maximilien de Bavière, en guise de gage de fidélité au pape, de la bibliothèque de Heidelberg, la citadelle calviniste, vers Rome, la bibliothèque munichoise est pillée en 1632 par les Suédois (les volumes sont dispersés dans des cours allemandes, à Stockholm et en Angleterre), puis Maximilien de Bavière fait convoier les volumes de la bibliothèque de Tübingen vers Munich en 1635. Des inventaires de fonds et inscriptions ou marques dans les livres permettent de reconstituer leur vie et leur survie, leur »vie sociale«<sup>57</sup>.

Le livre est un cas particulier, à la fois objet et média fourmillant de significations. Or, les médias ne sont pas de simples véhicules de la connaissance, mais réagissent à des attentes et répondent à des règles intrinsèques, par lesquelles ils génèrent une réalité. Parmi les objets présentés dans le recueil sur les *Objets comme sources des sciences historiques: état et perspectives de la recherche*, fruit d'une coopération entre le Centre de recherche de Gotha de l'université d'Erfurt et le Graduate Centre for the Study of Culture de l'université de Giessen, ressortent des statues ou des monuments de civilisations anciennes (ainsi une mystérieuse idole du XIII<sup>e</sup> siècle exhumée en Thuringe vers 1540, ou des mégalithes bretons qualifiés par Montfaucon en 1724 de »monuments gaulois«) ou éloignés dans l'espace (ainsi une statue de Bouddha réalisée vers 1600 et acquise en 1665 par un duc du Schleswig-Holstein) qui animent un débat teinté de curiosité inquiète et d'ampleur européenne sur l'idolâtrie et les limites du christianisme<sup>58</sup>. Acquis lors d'une ambassade en Russie et en Perse, la statue de Bouddha est intégrée dans un cabinet de curiosité, à côté de statues inuits et

56 Voir Ulrich Johannes SCHNEIDER, *Leibniz konvertiert einen Katalog*, dans: BAUER, HARDING, SCHOLZ WILLIAMS, WADE (dir.), *Frauen – Bücher – Höfe* (voir n. 55), p. 61–77. Ce dernier est parti à la trace, dans un livre suggestif, d'une phénoménologie de la lecture et de la lecture interrompue à travers son iconographie: Ulrich Johannes SCHNEIDER, *Der Finger im Buch. Die unterbrochene Lektüre im Bild*, Vienne 2020.

57 Voir Helmut ZEDELMAIER, *Bibliotheca universalis und Bibliotheca selecta. Das Problem der Ordnung des gelehrten Wissens in der frühen Neuzeit*, Cologne et al. 1992 (Beihefte zum Archiv für Kulturgeschichte, 33); Helmut ZEDELMAIER, *Vom sozialen Leben der Objekte. Sammlungen in Bewegung in Geschichte und Gegenwart*, dans: Jan BRADEMANN, Gerrit DEUTSCHLÄNDER, Matthias MEINHARDT (dir.), *Sammeln und Zerstören. Bedingungen historischer Überlieferung in Sachsen-Anhalt*, Halle sur la Saale 2020 (Quellen und Forschungen zur Geschichte Sachsen-Anhalts, 21), p. 31–45. Étude dans une approche similaire des pratiques (graffitis, prélèvements de matériaux notamment de morceaux de mur à ladite tache d'encre, etc.) des visiteurs de la maison de Martin Luther des XVI<sup>e</sup>–XVIII<sup>e</sup> siècles dans Stefan LAUBE, *Das Lutherhaus Wittenberg. Eine Museumsgeschichte*, Leipzig 2003 (Schriften der Stiftung Luthergedenkstätten in Sachsen-Anhalt, 3).

58 Annette Caroline CREMER, Martin MULSOW (dir.), *Objekte als Quellen der historischen Kulturwissenschaften. Stand und Perspektiven der Forschung*, Cologne et al. 2017 (Ding, Materialität, Geschichte, 2). Sur la notion de profanation, voir Martin MULSOW, Asaph BEN-TOV (dir.), *Knowledge and Profanation. Transgressing the Boundaries of Religion in Premodern Scholarship*, Leyde 2019 (Intersections, 63).

égyptiennes interprétées au moyen de l'interrogation d'indigènes (des Inuits prisonniers danois) et d'ouvrages savants (tels l'*Oedipus Aegyptiacus* d'Athanasius Kircher), et diffusée via de nombreuses gravures. Martin Mulso met aussi en lumière les gestes, pratiques, informations et échanges complexes préluant à la concrétion des savoirs numismatiques autour de 1700, tandis que les lettrés se passionnent pour les monnaies anciennes: la préparation de moulages et d'esquisses pour correspondre avec d'autres lettrés et éliminer les fausses monnaies (A), leur consignation dans un répertoire de notes (B), le collage des moulages et leur annotation dans des registres illustrés en vue de les comparer (C), le dessin fin et les essais de planches destinés à servir de matrices (D), des volumes d'index reliant les textes aux illustrations des monnaies (E), les planches gravées présentant un idéaltype des monnaies (F), enfin, si du moins les aléas le permettent, le livre (G). Les pièces de monnaies – des objets – sont ainsi classées dans les »sites de savoir« que sont les cabinets numismatiques au moyen de copies (les moulages) qui sont elles-mêmes des objets résultant de différentes techniques de production doublées de médias (les dessins et les planches) et engageant des constellations savantes – des réseaux intenses de lettrés échangeant sur un sujet commun<sup>59</sup> – pour déchiffrer des inscriptions coufiques quasiment effacées, par exemple. L'objet fonctionne dans le processus cognitif comme un prisme qui laisse passer les rayons lumineux tout en les réfractant, permettant une meilleure vue lorsqu'il entre en complément des textes ou dessins échangés par des lettrés guidés par leur »sens pratique« (Pierre Bourdieu): l'attention à l'objet permet de rendre compte de la complexité de l'acquisition et des échanges épistémiques tout en problématisant le terme indifférencié de »source«.

### 5. *Follow the Actor* (Bruno Latour)?

#### Genres et espaces

Suivant les suggestions de Bruno Latour, les historiens et historiennes des savoirs définissent volontiers leur champ par recours aux pratiques et aux catégories des contemporains<sup>60</sup>. Lorraine Daston objecte à l'histoire des savoirs que ce critère »réflexif« fait problème dans le cas de savoirs contestés (ainsi l'alchimie) et de savoirs pratiques ou de groupes peu voire pas reconnus, comme les artisans, les paysans, les domestiques ou les femmes. L'histoire des savoirs ne sait donc pas définir ses contours, conclut-elle<sup>61</sup>.

59 Voir Martin MULSO, Qu'est-ce qu'une constellation philosophique? Propositions pour une analyse des réseaux intellectuels, dans: *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 64-1 (2009), p. 79-109.

60 »Minds such as these may also have held the clearest ideas on what counted as knowledge, and what should be excluded from this claim. For a program of research, this would mean that we should study the systems of preference of selected ›knowledge actors‹ such as these court officials, as evidenced in their actions, communications, and the notes and records they kept«, Martin MULSO, *History of Knowledge* (voir n. 27), p. 180. Par référence à Bruno LATOUR, *Science in Action. How to Follow Scientists and Engineers Through Society*, Cambridge MA 1987. Dans cette optique, voir la synthèse sur Albrecht von Haller: André HOLENSTEIN, Hubert STEINKE, Martin STUBER (dir.), *Scholars in Action. The Practice of Knowledge and the Figure of the Savant in the 18th Century*, 2 t., Brill 2013 (*History of Science and Medicine Library*, 34/9).

61 »Yet even if historians of knowledge shift the responsibility for defining their subject matter to

Or, comme le souligne le volume intitulé »Femmes, livres, cours: savoirs et collections avant 1800« (*Frauen – Bücher – Höfe. Wissen und Sammeln vor 1800*), un certain nombre de lettrés (masculins) accordent aux femmes »l'intelligence et l'aptitude à l'apprentissage qui ne leur étaient pas accordées«<sup>62</sup> dans la vie sociale contemporaine, et de nombreuses princesses allemandes sont savantes dès la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, maîtrisant le latin comme le français, témoignant de compétences littéraires et musicales de même que de connaissances médicales et pharmaceutiques<sup>63</sup>; nombre d'entre elles ont constitué une bibliothèque privée de 200 volumes au moins dès avant leur mariage et malgré les affres et vicissitudes de la guerre de Trente ans<sup>64</sup>.

Le paysage politique du Saint-Empire est dispersé en nombreuses cours fortement rurales au XVII<sup>e</sup> siècle (sujettes à une forte urbanisation au XVIII<sup>e</sup> siècle), d'où l'éparpillement du paysage universitaire où l'urbanité ne prédomine pas d'emblée<sup>65</sup>. Si certaines cours se définissent comme des centres intellectuels, les aristocrates nobles disposent des savoirs acquis lors de leur Grand tour tout en ayant rarement fréquenté l'université et en possédant encore plus exceptionnellement un diplôme. Dans ce cadre caractérisé par son étroitesse locale et son vaste commerce d'idées, d'objets et de savoirs – induit par les intenses circulations entre les cours allemandes et au-delà –, des femmes ont eu une activité savante. Peu après son mariage avec le prince Louis d'Anhalt-Köthen en 1626, Sophie d'Anhalt-Köthen née comtesse de Lippe (1599–1654) intègre ainsi la *Tugendliche Gesellschaft* (Société vertueuse, qui réunit 103 femmes protestantes de la haute noblesse) et La Noble Académie des Loyales, qui fonctionnent comme des réseaux dynastiques féminins. Son mari préside la Société Fructifère (*Fruchtbringende Gesellschaft*), la première grande société littéraire allemande de 1617 à 1680, sous le nom du »Nourricier«. Avec l'appui empreint de respect de son mari, elle intègre le noyau de la Société, cosigne des textes fondateurs et est dénommée la »Nourricière«<sup>66</sup>.

Les contemporains auraient qualifié de savantes ces femmes. Et ils auraient reconnu les cours comme des lieux de savoir. Martin Mulsow reconstitue les pratiques et échanges des nombreux acteurs qui ont fait de Gotha, la résidence d'un duché politi-

the historical actors, the problem is not solved. In many epochs and cultures, for example, practical knowledge, especially that of low-status groups such as handworkers, peasants, servants, and women, is often not recognized, either semantically or socially, as genuine knowledge. Should the historian follow suit? Moreover, as Mulsow points out in the case of Gotha court intrigue surrounding the duke's alchemical adventures, what counts as knowledge is often controversial among the historical actors themselves«, DASTON, Comment (voir n. 27), p. 174.

62 Jörg Jochen BERNS, *Frau in Utopia*, dans: BAUER, HARDING, SCHOLZ WILLIAMS, WADE (dir.), *Frauen – Bücher – Höfe* (voir n. 55), p. 131–144, ici p. 143.

63 Voir Andreas HERZ, *Zwischen Bildungsinteressen, Standesansprüchen und verstellten Chancen. Anhaltinische Prinzessinnen in der Epoche des Dreißigjährigen Krieges*, dans: BAUER, HARDING, SCHOLZ WILLIAMS, WADE (dir.), *Frauen* (voir n. 55), p. 211–223.

64 Voir notamment les contributions de Helga Meise sur Christiane zu Waldeck-Pyrmont, et Cornelia Niekus Moore sur Sibylle Ursula de Brunswick-Lunebourg dans le même volume (voir n. 55).

65 Pour éviter le voisinage parfois remuant des étudiants, certaines universités ont délibérément été fondées hors des grands centres urbains.

66 Gabriele BALL, »Tugendt schwebt oben«. *Das Gesellschaftsbuch der Fürstin Sophia von Anhalt-Köthen (Die Nährende)*, dans: BAUER, HARDING, SCHOLZ WILLIAMS, WADE (dir.), *Frauen – Bücher – Höfe* (voir n. 55), p. 383–395.

quement déchu (en 1547, la branche albertine des Wettin a perdu sa dignité électorale), un centre de savoirs alchimiques, militaires, administratifs et archivistiques, un espace de communication savante fragmenté et instable – sans toutefois développer plus avant les dynamiques proprement spatiales mises en jeu<sup>67</sup>. Héritage de la tradition philologique de l'histoire, et de l'ascendant de l'histoire des idées ou de l'*history of scholarship*, l'histoire allemande des savoirs a jusqu'à présent relativement peu envisagé la mobilisation des espaces.

L'argument des cours montre finalement que la reconstruction de cadres de pensée passés est une condition nécessaire mais non suffisante de la définition de l'histoire des savoirs. L'historien et l'historienne des savoirs ne fait pas que «suivre l'acteur»: il ou elle reconstitue des espaces, des milieux, des champs qui n'étaient pas forcément explicites, et recourt à des critères hybrides pour construire son objet de recherche.

## 6. De haut en bas?

### »Lumières économiques« et »savoirs d'État«

Une approche englobante et réflexive de l'économie au XVIII<sup>e</sup> siècle a été entreprise dans les aires germanophones. Les 60 à 100 sociétés économiques de l'espace germanophone et de très nombreux périodiques et textes imprimés sont en effet les vecteurs d'une nouvelle approche technicienne et économique de la nature en vue d'une exploitation exhaustive des ressources naturelles du territoire. Visant la »félicité« ici-bas, les »Lumières économiques« (Marcus Popplow) sont portées par de nombreux acteurs – fonctionnaires, lettrés, clercs, propriétaires, laboureurs – et visent à la formation d'une expertise inspirée des pratiques locales et diffusée à des échelles variables vers les sphères politiques ou vers le menu peuple: elles se veulent scientifiques et pratiques<sup>68</sup>. Les objets de recherches sont hétérogènes et peu théoriques: amélioration des engrais, recherche de nouvelles recettes de fabrication du papier, quête de succédanés pour le sucre, le café ou le chocolat, élimination des parasites, développement de nouveaux procédés tinctoriaux, hantise d'un manque de bois, météorologie, par exemple. À cette fin, les acteurs collectent des données statistiques sur le territoire, observent des pratiques locales, échangent des observations avec des experts d'autres territoires (ainsi en météorologie), classifient des plantes, correspondent avec des savants européens, lancent des questions en prix, rédigent des articles ou des recensions dans des périodiques, et publient des traités ou des manuels. Dans cette perspective, les travaux sur la Société économique de Berne ont souligné

67 Martin MULSOW, *History of Knowledge* (voir n. 27), p. 164–167; Id., *Wissen am Hof. »Gesamt-ernestinische« Gelehrte zwischen Weimar und Gotha um 1700*, dans: Franziska BOMSKI, Hellmuth T. SEEMANN, Thorsten VALK (dir.), *Mens et Manus. Kunst und Wissenschaft an den Höfen der Ernestiner*, Göttingen 2016, p. 35–54; Martin MULSOW, *Informalität am Rande des Hofes. Anwesenheitskommunikation unter Gothaer Gelehrten um 1700*, dans: *Daphnis. Zeitschrift für Mittlere Deutsche Literatur und Kultur der Frühen Neuzeit* 42/2 (2013), p. 595–616.

68 Marcus POPLOW (dir.), *Landschaften agrarisch-ökonomischen Wissens. Strategien innovativer Ressourcennutzung in Zeitschriften und Sozietäten des 18. Jahrhunderts*, Münster 2010 (*Cottbuser Studien zur Geschichte von Technik, Arbeit und Umwelt*, 30). Représentant John SHOVLIN, *The Political Economy of Virtue: Luxury, Patriotism, and the Origins of the French Revolution*, Ithaca et al. 2006, p. 51–53, il interprète la vogue française de l'agronomie comme une réaction à la perception d'une supériorité agricole et technique anglaise.

les nombreuses interactions qui ne se laissent pas réduire à une histoire de la population du savoir du haut vers le bas<sup>69</sup>.

Le sel a notamment l'objet d'une telle histoire des savoirs et de l'environnement. Dans son étude sur le sel gemme en Prusse et dans les terres habsbourgeoises, Jakob Vogel montre comment les ingénieurs des mines s'imposent face aux chimistes comme experts vers 1800, tandis que les médecins prônent le bain d'eau salée, substitué au bain d'eau de mer, en se réclamant des principes des Lumières alors qu'ils reprennent des pratiques artisanales<sup>70</sup>. Plus récemment, Martin Stuber et Lisa Kolb ont montré comment le médecin bernois Albrecht von Haller (1708–1777) décide de mettre fin à son poste de professeur à l'Université de Göttingen pour se consacrer à la vie politique à Berne et diriger les salines de Roche de 1758 à 1764. Il y teste le moyen d'obtenir un sel par évaporation solaire d'après ses observations et relevés météorologiques et les observations des marais salants de l'Atlantique qu'il a obtenues par ses correspondants lettrés français, pour économiser les ressources locales en bois; pour convaincre les autorités d'adopter son nouveau procédé, il s'inspire de procédés artisanaux locaux. Au total, les échanges savants »apparaissent [...] comme des processus multidirectionnels et itératifs, et incluent des phénomènes de circulations et d'interpénétrations«<sup>71</sup>.

L'administration des États s'efforce considérablement entre 1750 et 1850 et stimule de nombreux savoirs – des expertises – en même temps qu'elle repose sur eux. Or, l'État est loin d'être aussi homogène que le donne à penser la sociologie de Max Weber: il ne génère aucun savoir intrinsèquement. Participent de cette consolidation des acteurs divers (administrateurs, savants, publicistes notamment) engagés dans des champs peu définis et hétérogènes et dans des échanges à l'échelle européenne. Si dans le Saint-Empire, des savants tentent de systématiser ces savoirs en une discipline enseignée dans les universités, la *Policywissenschaft* puis l'économie nationale et les sciences administratives, l'idée et les pratiques de l'expertise restent néanmoins contestées<sup>72</sup>. Les acteurs des »savoirs d'État«<sup>73</sup> mobilisent de nombreux médias – correspondances des adminis-

69 Voir notamment Simona BOSCANI LEONI, Martin STUBER (dir.), *Wer das Gras wachsen hört. Wissensgeschichte(n) der pflanzlichen Ressourcen vom Mittelalter bis ins 20. Jahrhundert*, Innsbruck et al. 2017 (Jahrbuch für Geschichte des ländlichen Raumes, 14).

70 Jakob VOGEL, *Ein schillerndes Kristall. Eine Wissensgeschichte des Salzes zwischen Früher Neuzeit und Moderne*, Cologne et al. 2007 (Industrielle Welt, 72).

71 Lisa KOLB, Martin STUBER, Albrecht von Haller et le *sel solaire*. Réflexions sur les transferts savants dans les Lumières économiques, dans: GANTET et MEUMANN (dir.), *Les échanges savants* (voir n. 14), p. 57–81, ici p. 79. Sur les discussions sur les réformes et les relations entre l'agriculture et les villes industrielles dans une perspective globale, voir le projet de Béla KAPOSSY, *Enlightenment Agrarian Republics*, <https://wp.unil.ch/agrarianrepublics/>.

72 Voir Michael STOLLEIS, *Geschichte des öffentlichen Rechts in Deutschland*, t. 1, *Reichspublizistik und Policywissenschaft 1600–1800*, 2<sup>e</sup> éd., Munich 2012. Trad. fr.: *Histoire du droit public en Allemagne*, trad. par Michel Senellart, Paris 1998 (Fondements de la politique). Naoko MATSUMOTO, *Polizeibegriff im Umbruch. Staatszwecklehre und Gewaltenteilungspraxis in der Reichs- und Rheinbundpublizistik*, Francfort-sur-le-Main 1999 (Studien zu Policy und Policywissenschaft).

73 Notion définie par Christine LEBEAU, Dominique MARGAIRAZ, *Les savoirs d'État à l'épreuve de la République*, dans: Pierre SERNA (dir.), *Républiques sœurs. Le Directoire et la Révolution atlantique*, Rennes 2009, p. 53–73; Christine LEBEAU, *Circulations internationales et savoirs d'État au XVIII<sup>e</sup> siècle*, dans: Pierre-Yves BEAUREPAIRE, Pierrick POURCHASSE (dir.), *Les circulations internationales en Europe années 1680–années 1780*, Rennes 2010 (Histoire), p. 169–179; Regina

trations ou des corporations, des sociétés savantes, des académies ou des cours, mais aussi toute sorte d'imprimés, des récits de voyage aux calendriers en passant par les périodiques, les manuels et les traités –, de registres – divulgation, voilement, adhésion, conviction, etc. –, et de cultures politiques dans le Saint-Empire polycentrique<sup>74</sup>.

## 7. Une radicalité philosophique? La précarité des Lumières clandestines

Reprenant un idéal des Lumières, le cosmopolitisme, et déployant une érudition polyglotte, Jonathan I. Israel a publié une somme en trois volumes sur les «Lumières radicales» dans les années 2000, articulée en quatre thèses : 1) les Lumières sont un mouvement pan-européen initié en Hollande dès les années 1660, 2) elles ont un noyau radical, 3) l'historiographie anglo-saxonne (notamment Margaret Jacobs) a surestimé le rôle de la révolution anglaise et sous-estimé «la philosophie de Spinoza», le réel moteur du mouvement, et 4) la radicalité consiste en un rejet du pouvoir religieux et des institutions monarchiques ou aristocratiques, si bien qu'elle fournit des valeurs cardinales des États démocratiques modernes: l'égalitarisme, la démocratie et les droits de l'homme. Aux reproches de lecture unifiante de Spinoza et des Lumières, et d'interprétation téléologique faisant fi de l'histoire sociale, Antoine Lilti a ajouté celui de l'absence de prise en compte de «la conception même de l'écriture comme geste public», face à l'anonymat des «auteurs libertins du XVII<sup>e</sup> siècle et [de] la plupart des libres-penseurs du XVIII<sup>e</sup> siècle»<sup>75</sup>. Or, en Allemagne, ce n'est pas directement autour des grands philosophes et pas dans l'espace public en tant que tel, mais dans les interstices entre le public et la clandestinité que se constitue dès 1700 un discours diffus de

DAUSER, Lothar SCHILLING, Grenzen und Kontaktzonen: Rekonfigurationen von Wissensräumen zwischen Frankreich und den deutschen Ländern 1700–1850, dans: *Discussions* 7 (2012) *Grenzen und Kontaktzonen*, [https://www.perspectivia.net/publikationen/discussions/7-2012/dauser-schilling\\_einleitung](https://www.perspectivia.net/publikationen/discussions/7-2012/dauser-schilling_einleitung); Christine LEBEAU, Introduction, dans: *Discussions* 10 (2015), <https://www.perspectivia.net/publikationen/discussions/10-2015/lebeau-introduction>.

74 Lothar SCHILLING, Jakob VOGEL (dir.), *Transnational Cultures of Expertise. Circulating State-Related Knowledge in the 18th and 19th centuries*, Berlin et al. 2019 (*Colloquia augustana*, 36).

75 Jonathan I. ISRAEL, *Radical Enlightenment. Philosophy and the Making of Modernity 1650–1750*, Oxford 2001 (trad. fr. 2005); Jonathan I. ISRAEL, *Enlightenment Contested. Philosophy, Modernity, and the Emancipation of Man, 1670–1752*, Oxford 2006; Jonathan I. ISRAEL, *Democratic Enlightenment. Philosophy, Revolution, and Human Rights 1750–1790*, Oxford 2011; Antoine LILTI, Comment écrit-on l'histoire intellectuelle des Lumières? Spinozisme, radicalisme et philosophie, dans: *Annales, Histoire, Sciences Sociales* 64/1 (2009), p. 171–206, ici p. 198. Dans les mêmes années, Ian Hunter a formulé la thèse forte d'une rivalité entre un courant métaphysique incarné par Gottfried Wilhelm Leibniz, Christian Wolff puis Immanuel Kant, et la philosophie civile du droit naturel sécularisé, représentée par Samuel Pufendorf et plus encore Christian Thomasius. Si cette classification minore par exemple l'inspiration rousseauiste de Kant et sa médiation des idées républicaines, elle souligne toutefois en filigrane que l'importance philosophique de Thomasius a moins consisté en la formulation d'une théorie qu'en la mise en pratique de modes de conduite, en une culture de la tranquillité intérieure et de la paix civile. Ian HUNTER, *Rival Enlightenments. Civil and Metaphysical Philosophy in Early Modern Germany*, Cambridge 2001. Voir Simone ZURBUCHEN, *Samuel Pufendorfs Lehre von den Staatsformen und ihre Bedeutung für die Theorie der modernen Republik*, dans: Dieter HÜNING (dir.), *Naturrecht und Staatstheorie bei Samuel Pufendorf*, Baden-Baden 2009 (*Staatsverständnisse*), p. 138–160.

liberté critique, de mise à distance des certitudes, d'opposition au rationalisme métaphysique et à l'orthodoxie luthérienne, au sein-même de la culture protestante.

C'est aux relations complexes entre ces idées audacieuses et des pratiques discursives et sociales, entre les énoncés philosophiques et les gestes et émotions des acteurs, que Martin Mulsow consacre sa somme sur les Lumières radicales en Allemagne entre 1680 et 1720<sup>76</sup>. Il n'y développe pas un paradigme (le cartésianisme contre l'aristotélisme appelés à se détruire mutuellement<sup>77</sup>), mais sonde une foule d'acteurs de second plan et de textes manuscrits qui, au gré de circulations aléatoires, suscitent des prises de parti. À l'interrogation sur la radicalité en termes de contenus, il substitue une étude de la précarité des énoncés<sup>78</sup>. En une série d'études «micrologiques» rassemblant des singularités, déployant une «micro-histoire philosophique» de la structuration du débat radical, il étudie les stratégies employées par les acteurs pour faire face aux dangers qui menacent leurs savoirs, et porte une attention toute particulière au statut pragmatique et affectif des propos philosophiques.

La radicalité, en effet, consiste en un habitus de critique des autorités mais souvent aussi en des effets non intentionnels de thèses conçues comme «bien-pensantes»<sup>79</sup>. Elle naît fréquemment dans des plaisanteries, des doutes ou des soupçons, au gré de l'ironie ou de la culture antithétique de la *disputatio* qui entraîne à la réfutation. Les acteurs de tels débats sont avant tout des étudiants d'Allemagne septentrionale qui se meuvent dans des réseaux lâches, fragmentés et opaques. L'anonymat des textes, le secret des personnalités (qui peuvent être dans la vie publique de bons chrétiens et de zélés fonctionnaires, tandis qu'ils s'adonnent en privé à la critique foncière), et la contingence de leurs modifications par leurs modes de transmission sont étudiés en quatorze miniatures, dans lesquelles les protagonistes réapparaissent ici et là, tissant, par-delà le kaléidoscope des situations, une cohérence de fond. De la circulation de textes clandestins juifs anti-chrétiens et leur valeur d'étincelle pour la critique déiste, au libelle *De tribus impostoribus* dont le sens change foncièrement au cours de sa réception, des liens des Sociniens à l'échelle de l'Europe en passant par le scepticisme en matière de droit naturel ou la figure fascinante de l'étudiant de médecine Urban Gottfried Bucher qui finit par se prendre au doute après avoir dû réfuter l'immortalité de l'âme lors d'une dispute académique: l'ouvrage de Martin Mulsow exhume une culture oubliée qui évite tant le grand récit de la modernité conquérante que l'éparpillement dans l'insignifiant. Il renouvelle les liens forts, en Allemagne, entre l'histoire des savoirs (et, auparavant, l'histoire en général) et la philosophie, lesquels n'ont été que récemment sondés en France<sup>80</sup>.

76 Martin MULSOW, *Radikale Frühaufklärung in Deutschland 1680–1720*, t. 1, *Moderne aus dem Untergrund*, t. 2, *Clandestine Vernunft*, Göttingen 2018.

77 Telle est la thèse d'Alan Charles KORS, *Atheism in France, 1650–1729*, t. 1, *The Orthodox Sources of Disbelief*, Princeton 1990 (Princeton Legacy Library).

78 Voir MULSOW, *Prekäres Wissen*. (voir n. 2).

79 Il reprend l'affirmation «History consists largely of unintended performances» de John G.A. Pocock, *The Concept of a Language and the métier d'historien: Some Considerations on Practice*, dans: *Political Thought and History: Essays on Theory and Method*, Cambridge 2009, p. 87–105, ici p. 98, qu'il cite en exergue: MULSOW, *Radikale Frühaufklärung* (voir n. 76), vol. 1, p. 12.

80 On songe notamment aux travaux de Jean-Pierre Cavaillé sur les libertins érudits et sur le scepticisme, à l'ouvrage de Stéphane VAN DAMME, *À toutes voiles vers la vérité. Une autre histoire de la philosophie au temps des Lumières*, Paris 2014, et à Catherine KÖNIG-PRALONG, *La colonie*

## 8. Réflexions conclusives

Un champ de recherche foisonnant et en pleine expansion ne saurait faire l'objet d'une conclusion ferme et sûre. L'histoire des savoirs a un fort dynamisme dans les aires germanophones en renouvelant l'articulation classique des études historiques à la philologie et à la philosophie. Face à l'histoire des savoirs francophone, centrée sur les notions de pratiques et de lieux<sup>81</sup>, elle s'est jusqu'à présent d'abord attachée aux textes dans leurs dimensions cognitives et communicationnelles comme matérielles, ainsi qu'aux individus ou aux »constellations« souvent segmentées, engagées dans les échanges de savoir, enfin aux objets manipulés.

La question de la légitimité de l'histoire des savoirs, volontiers soulevée, s'avère finalement relativement inconsistante. D'une part, il est tout aussi peu aisé de borner l'objet des autres »histoires« (culturelle, religieuse, sociale, politique, et peut-être aussi des sciences). On pourrait même supposer qu'elles vivent par le renouvellement constant de leurs frontières. D'autre part, l'histoire des savoirs existe. L'histoire de la médecine, qui s'est développée de façon autonome face aux réticences de l'histoire des sciences classique, se revendique actuellement partiellement de l'histoire des sciences germanophone en tant qu'elle englobe l'enquête philologique sur les textes et l'*history of scholarship*, mais aussi et surtout de l'histoire des savoirs<sup>82</sup>. Plutôt de l'inclusion, de la démarcation ou de l'imbrication, les relations de l'histoire des sciences et de l'histoire des savoirs pourraient relever d'un partage fluide d'un terrain commun. L'histoire des savoirs multiplie les points de vue – intellectuels, sociaux, matériels, émotionnels – tout en se gardant de viser une »histoire totale« et de postuler une approche normative. C'est l'un des grands attraits, mais aussi des risques d'un champ expérimental tangent à l'histoire des sciences. Plus actuelle que jamais résonne l'injonction d'Horace reprise par Kant: *Sapere aude!*

philosophique. Écrire l'histoire de la philosophie aux XVIII<sup>e</sup>–XIX<sup>e</sup> siècles, Paris 2019. Pour le contexte allemand, voir notamment Friedrich BEIDERBECK, Claire GANTET (dir.), *Wissen in der Leibniz-Zeit. Konzepte – Praktiken – Vermittlung*, Berlin et al. 2021 (Cultures and Practices of Knowledge in History/Wissenskulturen und ihre Praktiken, 9).

81 Voir l'excellente synthèse par Stéphane VAN DAMME, *When Practices, Places and Materiality Mattered: A French Trajectory in the History of Knowledge*, dans: *Journal for the History of Knowledge* 1/1 (2020), p. 1–9, <https://doi.org/10.5334/jhk.26>.

82 Dans la première direction, voir Fabian KRÄMER, *Albrecht von Haller* (voir n. 23). La seconde est notamment inspirée par la microhistoire. Voir notamment Martin DINGES, Kay Peter JANKRIFT, Sabine SCHLEGELMILCH, Michael STOLBERG (dir.), *Medical Practice, 1600–1900. Physicians and Their Patients*, Leyde et al. 2016 (*Clio medica*). Ce renouvellement dépasse là aussi largement l'Allemagne. En France, il est représenté par Rafael Mandressi qui propose une histoire des savoirs du corps, des pratiques et de l'identité savante des médecins, et de leurs cultures affectives. Voir notamment Elisa ANDRETTA, RAFAEL MANDRESSI (dir.), *Médecine et médecins dans l'économie des savoirs*, dossier thématique de: *Histoire, médecine et santé* 11 (2017), <https://journals.openedition.org/hms/1070>; Rafael MANDRESSI, *Affected Doctors: Dead Bodies and Affective and Professional Cultures in Early Modern European Anatomy*, dans: *Osiris* 31 (2016), p. 119–136.